

« Spike Lee relocalisé à Saint-Denis de la Réunion ! » Grazia#Daily Cannes
« Une étonnante aventure de la vision... » Slate.fr

Cédric Walter, Gérard Vaugeois et les Films de l'Atalante présentent



Illustrations © Christopher Corr



UN FILM D'EMMANUEL PARRAUD



AVEC PATRICE PLANESSE, CHARLES-HENRI LAMONGE, MARTINE TALBOT, CAMILLE BESSIÈRE-MITHRA, DIDIER IBAO, NAGIBE CHADER... UN FILM DE EMMANUEL PARRAUD CASTING KAREN HOTTOIS (ARDA) IMAGE BENJAMIN ECHAZZARETA SON ALAIN ROSENFELD
PREMIÈRE ASSISTANTE EMMA LEBOT RÉGIE EVA TOURENT MONTAGE GRÉGOIRE PONTÉCAILLE MONTAGE SON TRISTAN PONTÉCAILLE MIXAGE NIKOLAS JAVELLE UN FILM PRODUIT PAR CÉDRIC WALTER, EMMANUEL PARRAUD, OLIVIER MARBŒUF - À VIF CINÉMAS ET SPECTRE PRODUCTIONS
EN COPRODUCTION AVEC COSMODIGITAL AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET LE SOUTIEN DE LA RÉGION RÉUNION EN PARTENARIAT AVEC LE CNC DISTRIBUÉ PAR MARIE VACHETTE ET GÉRARD VAUGEOIS - LES FILMS DE L'ATALANTE



SAC LA MORT

UN FILM DE EMMANUEL PARRAUD

FRANCE /2016/ 1H18

SORTIE LE 15 FÉVRIER 2017

A la Réunion, Patrice tente de ne pas sombrer dans la folie d'une île hantée par les stigmates du colonialisme. La mort rôde. Il fuit, patine, fuit encore, dans un étrange road movie immobile.



CELUI QUI FAIT

Patrice, mon personnage principal, celui autour duquel tout le film est construit, est un cafre. Un cafre, à la Réunion, c'est un descendant d'esclave d'origine africaine. L'esclavage à la Réunion ne s'est arrêté véritablement qu'en 1870, et Patrice n'est que la quatrième génération qui suit cette libération. Son arrière-grand-père était un esclave. Être esclave selon les termes du Code Noir c'est l'interdiction d'avoir une femme et des enfants, de pratiquer sa religion, de garder le contact avec ses origines, c'est ne pas avoir de sépulture, c'est être un animal, un jouet de son maître. C'est aussi se faire offrir un litre de rhum à 48° d'alcool chaque soir par son maître pour oublier son désespoir et surtout s'abrutir, oublier de se rebeller, renoncer à son projet de fuir ou de tuer son maître.

Je suis venu à la Réunion la première fois il y a 13 ans, par hasard, avec des gamins de Vaulx-en-Velin, pour un atelier de pratique artistique. Sur place, l'animateur nous a conduits à la rencontre de son père, un type totalement fou qui vivait dans une immense misère. J'ai alors découvert un espace dont j'ignorais l'existence. C'est un département par ailleurs très bien loti en termes de réseaux de santé, d'aides sociales, de routes... Mais là, j'ai découvert, brutalement, un espace de réclusion, dans lequel les gens vivent comme dans un film. Parfois, comme dans un mélodrame de Douglas Sirk : les émotions sont exacerbées, on s'embrasse, on se tue... Et parfois, comme dans un film noir. Là j'ai vu le monde tout à fait différemment. À la Réunion tout est plus intense, tout s'exprime plus fortement. Et la phrase de Nicolas Ray a enfin trouvé tout son sens ici. Il disait que « le cinéma c'est plus fort que la vie », mais ici, alors, la vie c'est la même chose que le ciné-ma. Pour moi qui cherche (en sachant que c'est inutile et naïf, rassurez-vous) la vérité à travers le cinéma, une porte s'est ouverte, ce que je retenais dans mes films à la facture «bressonienne» allait enfin pouvoir sortir, ça ne serait pas faux.

J'ai rencontré Patrice et Charles-Henri, par hasard, en me trompant de chemin dans mes repérages. Ils se faisaient à manger sur un petit feu dans un coin du jardin. Ils nous ont salué en passant. On a passé l'après-midi ensemble. Ils étaient ivres mais lucides sur ce qui nous séparait. On est devenus complices. Et on ne s'est plus quittés. Ça fait maintenant 6 ans. J'ai fait un premier film avec eux, *Adieu à tout cela*, un moyen métrage dans lequel ils avaient un petit rôle. J'ai senti qu'ils étaient immenses. Alors j'ai voulu écrire un nouveau film en hommage à Patrice, à sa vie, à sa manière de voir le monde, en hommage à lui tout simplement. C'est devenu *Sac la mort*. À travers Patrice, je voulais parler des cafres, de leur condition d'aujourd'hui. Je voulais un film qui, sans rien cacher de la réalité de leur existence, ne tomberait pas dans le misérabilisme, la stigmatisation, le renforcement des clichés, des dangers qui guettent tous les films qui s'aventurent sur le terrain de la connaissance de l'autre. J'ai compris que seule la fiction le permettrait. Ce détour par le récit et les personnages est indispensable, parce qu'en éloignant le spectateur de la réalité le temps du film je pourrai la lui rendre plus prégnante après la projection lorsqu'il retrouvera la vraie vie en quittant la salle, en croisant un autre Patrice dans la rue.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



PRODUCTION
À VIF CINÉMAS
SPECTRE PRODUCTIONS

DISTRIBUTION
LES FILMS DE L'ATALANTE
lesfilmsdelatlante.fr

LISTE TECHNIQUE
Réalisation & Scénario : Emmanuel Parraud - **Image** : Benjamin Echazarreta, Prune Saunier-Dardant - **Son** : Alain Rosenfeld, Tristan Pontécaille, Nikolas Javelle - **Montage** : Grégoire Pontécaille - **Casting** : Karen Hottis - **Interprétation** : Patrice Planesse, Charles-Henri Lamonge, Nagibe Chader, Martine Talbot, Honorine Tierpiéd, Camille Bessière-Mithra, Didier Ibao, Cyril Minatchy Petchy

FESTIVALS
Programmation ACID Cannes 2016 / Entrevues Belfort 2015 / Vienne 2016 / Festival Tous Ecrans, Genève / Cinémathèque de Tanger / FEMI, Festival international de Guadeloupe / Rencontres cinématographiques de Pézenas



Qu'est-ce qu'un « sac la mort » ?

Lorsque vous souffrez d'un mal et que vous pensez que quelqu'un vous a jeté un sort, vous allez trouver un guérisseur, afin qu'il « prenne » votre mal. S'il s'agit, par exemple, du pus suintant d'une plaie, il en prélève un peu, le met dans un sac, ajoute quelques herbes puis fait, généralement, un sacrifice de poule. Puis il enferme le tout dans un sac. Le sorcier demande à un tiers, une personne de confiance, d'aller porter le sac à la « croisée des chemins ». Ce sont des lieux que tout le monde connaît, au croisement des routes suivant les courbes de niveaux et des verticales qui descendent vers l'océan. C'est ici que circulaient autrefois les esclaves, soit pour acheminer la canne à sucre vers les sucreries en contrebas, soit, verticalement, pour passer d'un champ à l'autre. Ce sont des lieux magiques, où s'exercent, selon les sorciers, des forces telluriques. Le sac y est à la bonne place pour qu'une personne marche dessus et récupère le mal. L'idée, c'est que le mal ne disparaît jamais ; en revanche, il se donne. Les gens y croient, mais ils ne l'avoueraient pas. Ou plutôt, ils diront : « Je n'y crois pas, mais je fais quand même attention. »



CELLES QUI REGARDENT

CLAIRE DOYON ET ANNA ROUSSILLON
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Sac la mort commence presque comme un polar. Mais si meurtre il y a, aucun suspens ne viendra jamais soutenir le récit ; une histoire d'amour perdu, se dit-on ensuite. Mais si amour il y a eu, il plane, insaisissable, impossible, décentré. Nous sommes d'emblée au cœur de destinées tragiques qui se tissent devant nous : Patrice vengera-t-il la mort de son frère ? Le film prend à rebrousse-poil la logique implacable des histoires bien ficelées, des dramaturgies programmatiques et des héros hauts en couleur au profit d'un récit qui s'élabore en creux, l'air de rien, avançant touche par touche, nous surprenant toujours là où on ne l'attend pas. Les discussions flamboyantes sautent du coq à l'àne, fonctionnent par soubresauts. *Sac la mort* est une histoire de personnages perdus, drôles, lâches, émouvants, paranoïaques parfois. Le film nous renvoie au héros que nous ne sommes pas, au anti-héros qui vibre en nous. Tout semble à chaque instant improvisé, saisi sur le vif, et pourtant l'histoire s'écrit en délicates alluvions qui infusent les consciences des personnages et les nôtres. Se dessine ainsi, sous nos yeux, un portrait éclaté de l'île de la Réunion à travers ses visages multiples, ses croyances syncrétiques et magiques, ses impasses politiques et les traces profondes qui affluent partout du colonialisme ravageur.

CELLE QUI MONTRE

JULIETTE GRIMONT
CINÉMA LE GYPTIS, MARSEILLE

Le spectateur de *Sac la mort* pensera être l'objet d'une hallucination d'1h18. Surtout s'il est métropolitain. Emmanuel Parraud nous offre une immersion dans une île où tout semble à la fois étrange et familier. Pour celui qui ignore tout de l'histoire des cafres, de la langue créole et des rituels magiques, ce film sera une plongée *in media res*, un face à face qui le renvoie à sa mémoire oubliée, aux angles morts de l'histoire de France. Mais ce n'est pas tout ce que ce film a à offrir. Il tire aussi parti de ce qu'Emmanuel Parraud considère comme une qualité cinématographique des habitants de l'île, une tendance à l'outrance. Cela donne un mélodrame à la Douglas Sirk mené par des personnages à la Laurel et Hardy : un mélange inédit, qui ne pouvait prendre corps que dans ce territoire. Le rapport des cafres avec l'alcool évoquera peut-être au spectateur marseillais des exemples littéraires : *Le Docker Noir* d'Ousmane Sembène ou *Banjo* de Claude McKay. Des romans où les personnages, marqués par l'histoire toujours en cours de la domination des Blancs sur les Noirs, récréent avec l'ivresse un semblant de temps circulaire et donc protecteur, une addiction quotidienne faite de rituels qui rythment la vie de leurs communautés. Le sac la mort est lui-aussi un cercle vicieux : il fait circuler le malheur en s'assurant qu'il reste bien dans les frontières marines de l'île. Ce film, comme un nouveau rituel magique, vient tenter de briser ces cercles. Il ne raconte pas l'émancipation de ses protagonistes, mais en leur proposant de se représenter, dans un travail collaboratif très fort, il leur offre la possibilité de sortir un instant de leur condition, de la transcender. Ce faisant, Emmanuel Parraud part à la recherche d'un cinéma affranchi en rentrant dans un véritable dialogue créatif avec Patrice et Charles-Henri. Ainsi, en se libérant, ils nous proposent de libérer notre regard. Sans naïveté ni optimisme béat, mais avec obstination et un certain panache.

acid

ASSOCIATION DU CINÉMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 25 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public.

La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org

Faire un film « avec » et pas « sur » les personnages

« J'ai conscience que lorsqu'on est d'une culture, on n'est pas d'une autre, comprendre l'autre n'est jamais tout à fait possible. Mais on peut au moins en comprendre certains aspects et surtout respecter le mystère et la prégnance de cette différence » explique Emmanuel Parraud. C'est cette aventure là que le film propose au spectateur : lui faire découvrir les signes de cette différence et son opacité, tout en l'intéressant avec ça. Le pari n'est pas que le spectateur s'identifie aux personnages mais qu'il soit avec, à côté d'eux, qu'il accepte de les accompagner dans leurs aventures tout le long du film mais ne les regarde pas comme des insectes comme un entomologiste. Le spectateur est impliqué, relié à eux et vit les événements à leurs côtés sans toujours comprendre tout ce qui se passe, mais en empathie, avec l'appétit de savoir, embarqué.

Une autre forme de narration

Sac la mort s'intéresse à la vie de personnes qui n'ont pas la même culture que le réalisateur. Pour raconter leur perception du monde, il était impossible de plaquer un schéma narratif « gaulois ». Le réalisateur a choisi un récit circulaire, une spirale digressive qui correspond à la façon dont ses protagonistes, ses personnages, vivent. Dans la culture des cafres, dans leur appréhension du monde en héritage de leurs racines esclaves, le monde est vu comme une prison dont on ne peut jamais s'échapper, le temps est circulaire, sans début ni fin, tout revient toujours, tout fait obstacle. Ici, Patrice doit tuer celui qui a tué son frère. Mais il est incapable de cette violence, alors il se crée d'autres problèmes, d'autres impératifs, qui lui permettent de reculer d'autant le passage à l'acte, des digressions qui s'additionnent les unes aux autres pour rendre les choses si complexes qu'elles finissent par excuser Patrice de sa paralysie.

Le jeu des « acteurs »

Patrice et Charles-Henri sont deux acteurs célestes. Deux dons du ciel. Ils jouent au sens le plus entier du terme. Intensément et sans boudier leur plaisir. Ils portent en eux l'innocence, ils osent tout, ils n'ont aucun frein. Patrice est littéralement possédé par son personnage et Charles-Henri maîtrise l'art du baratinage, « en créole sinon je n'aurais pas été moi-même »... Car il s'agit bien de ça. Non de s'exhiber, mais de jeter à la face de la caméra dans le plus grand chaos apparent ce qui a tué son frère. Mais il est minutieusement préparé en amont, par le détour du jeu-comme-des-enfants, excentrique, excessif, animal. Pour que la vie qu'ils ont en eux, qui circule dans leur veines, l'histoire qui les possède, puisse sortir et diffuser partout sans limite. Envahir nos sens avec un sentiment de jamais vu.